

## PARIZAN

Bulletin du Dōjō Zen de Paris  
fondé par Maître Taisen Deshimaru

## KŪ, L'ÉLÉMENT ORIGINEL DE L'ÉVEIL

UN JOUR, l'empereur Wu demanda à Bodhidharma :

— « Quelle est la sainte vérité ? »

Bodhidharma répondit :

— « Un vide insondable et rien de sacré. »

C'est ainsi qu'il évoqua la totale vacuité, au-delà des illusions et de l'Éveil, le ciel pur, immense, infini.

*Sūnyatā*, le terme sanskrit pour désigner *kū*, possède un double sens originel. Le premier *suvi* désigne l'expansion, le mouvement centrifuge. Ainsi, la vacuité n'est pas une négation du concept d'existence en tant que tel, dont les éléments constituants sont dépendants du principe de causalité, *engi*. Les facteurs causals étant en perpétuel changement, il ne peut y avoir d'existence statique.

Le second sens originel, *sunyā*, zéro. Le zéro n'a pas de valeur lui-même mais il symbolise toutes les potentialités, tout comme l'œuf cosmique qui engendre et désintègre indéfiniment. Ainsi *kū*, le vide, est à la fois alpha et oméga, contenant et contenu dans tous les phénomènes. *Kū* est donc l'existence dépourvue de toute substance propre, sans noumène, matérialisée par le principe d'interdépendance et soumise à la loi de l'impermanence *mujō*.

Scientifiquement parlant le phénomène est le moment où la matière se rassemble et la forme apparaît, alors que la vacuité est celui où la matière éclate et commence à perdre sa forme. Toute chose ayant une forme a donc fondamentalement pour fonction d'éclater, de se désagréger et inversement la chose éclatée, qui a perdu sa forme, a pour fonction de se rassembler.

Le sutra de la grande Sagesse, le *Hannya Shingyō* proclame : « Tous les phénomènes, *shiki* ne sont pas différents du vide, *kū*, le vide n'est pas diffé-

rent des phénomènes. » Toute existence est non-substance, toute existence a le caractère de *kū*. Le vide n'est pas une forme qui soit utilisable ou situable dans un espace laissé vacant. De la vacuité procèdent toutes les existences en perpétuel changement. Leurs formes apparaissent au gré d'interférences cosmiques bien ordonnées, puis disparaissent en se désagréant, libérant ainsi l'essence qui retrouve son origine.

La vacuité inclut le sens de relatif. Tout ce qui est, existe en relation avec quelque chose d'autre, a son appui sur autre chose. À cause de cette relation qui est le support indispensable de leur existence, les individus et toutes les choses sont vides d'essence propre.



KŪ SOKU ZE SHIKI, SHIKI SOKU ZE KŪ  
Calligraphie de Maître Taisen Deshimaru

## ÉDITORIAL

Le thème du dernier Parizan était *mu*. *Mu*, souvent considéré comme « rien », signifie de manière plus profonde : ce qui est au-delà de l'existence et au-delà de la non-existence. *Kū* désigne le « vide », mais plus profondément *kū* est la source pure, l'essence. Pas vacuité dans le sens de « rien » mais vacuité dans le sens de « tout ». Car *kū* veut dire le lieu d'où vient toute chose. *Kū* inclut tout : nous venons de *kū*, nous y retournons.

Bonne et heureuse année 2008 !

J.-P. R.

*Shiki*, les existences, les phénomènes sont les aspects ou les structures provisoires, temporaires, momentanés et éphémères.

*Kū*, la vacuité, représente le potentiel cosmique, infini et éternel, présent dans l'infinité des choses et immuable par sa nature.

La vacuité embrasse le matériel et le spirituel, l'esprit et l'objet, le monde subjectif et objectif. C'est l'état ultime de l'être hors de la portée du mental.

Phénomènes et vacuité s'engendrent l'un l'autre dans un mouvement permanent. Dans l'espace et le temps, toute forme qui apparaît est temporaire. Et pour percevoir ce que signifie la vacuité de la forme, clarté et pureté sont indispensables et elles peuvent s'acquérir par la pratique de l'assise silencieuse.

FONDAMENTALEMENT, IL N'Y A RIEN

LA VACUITÉ (*kū* en japonais) est souvent définie par les notions d'impermanence et d'interdépendance. Quand on dit que les phénomènes et les existences sont *kū*, on entend également par là qu'ils n'ont aucune identité fixe et que leur manifestation n'est possible que par leur interrelation à l'ensemble, au tout. C'est ce qu'on appelle parfois la production en consécution, admirablement exprimée par le Bouddha dans sa célèbre formule : « Ceci étant, cela est. Ceci disparaissant, cela disparaît. Ceci n'étant plus, cela n'est plus. Ceci cessant, cela cesse. »

De cette formule, Nāgārjuna montre les limites lorsque, dans ses « Stances dédicatoires », il avance le point de vue selon lequel « il n'y a rien qui cesse ou se produise, rien qui soit anéanti ou qui soit éternel, pas d'unité ni de diversité, pas d'arrivée ni de départ », ajoutant immédiatement que « telle est la coproduction conditionnée, des mots et des choses apaisement béni. »

Il serait faux d'en déduire que Nāgārjuna critique l'enseignement de Bouddha. En fait, il critique ceux qui s'en tiennent à la version « soft » de la vacuité selon le modèle de la production en consécution en oubliant l'aspect ultime de la vacuité, à savoir que fondamentalement il n'y a rien, que fon-

damentalement « ceci » et « cela » n'étant rien, la version soft est inadéquate. Le Bouddha enseigna cette version ultime de la vacuité au Pic des Vautours devant des disciples médusés et on en trouve une très profonde expression dans le *Hannya Shingyō* et dans le *Sutra du diamant*. Elle parcourt également l'enseignement d'Enō, de Dōgen et, à vrai dire, de tous les grands maîtres de notre école. Ce n'est pas étonnant eu égard à son immense pouvoir libérateur.

G. P.



« La vacuité soudain révélée  
élimine les liens de cause à effet,  
ce qui provoque confusion et désordres  
attirant le malheur.  
Rejeter l'existant pour s'attacher au vide  
est encore un mal,  
comme se jeter dans les flammes  
pour éviter la noyade. »



Abandonnez les quatre éléments,  
ne retenez rien.  
Dans la paix de l'extinction,  
buvez et mangez à votre gré.  
Tous les phénomènes, tout est vide.  
Tel est le grand et parfait Éveil du Bouddha.

Yōka Genkaku

« Le chant de l'immédiat satori »

KŪ SOKU ZE SHIKI, SHIKI SOKU ZE KŪ

- 即 *Soku* : immédiatement, instantanément.
- 是 *Ze* : justement cela, comme ceci exactement.
- 色 *Shiki* : couleur, ornement, caractère.
- 空 *Kū* : vide, vacuité, ciel, vacant.

MAINTENANT que vous connaissez la signification de chaque kanji, comment auriez-vous traduit ces deux phrases? Auriez-vous dit « le vide est la forme, la forme devient le vide ou...? »

Le langage des kanjis ou idéogrammes est un imagier où on juxtapose les photos des idées et le transcrire dans un langage structurel tel que le français est difficile, voire périlleux. Littéralement, ou plutôt en se référant aux images de *shiki*, *kū* et surtout *sokū ze*, on pourrait tenter la transcription suivante : « Ici et maintenant, le vide et la forme ne sont plus différents, la forme réalise ainsi immédiatement cela, le vide ».

En effet, dans *sokū ze* on a l'image du sceau qui exprime la certitude, l'inviolabilité mais aussi l'image de la lumière et des pieds de *ze* qui indiquent que l'objet recherché se situe clairement

à cet endroit là – où se trouvent les pieds. Ainsi, dans certaines versions du *Hannya Shingyō* on trouve la transcription classique par l'usage de la négation – le vide n'est pas différent de la forme, la forme n'est pas différente du vide. Quand à *shiki*, représenté par une tête de lapin avec deux écailles de serpent, il signifie couleur, luxure, relation galante ou encore caractère, forme. Dans le bouddhisme, *shiki* désigne également un ornement, un phénomène ou encore un paysage environnemental.

Cependant, il faut prendre gare aux pièges des sens figurés asiatiques qui diffèrent radicalement. En effet, pour les asiatiques, le mot « couleur » signifie « caractère » ou encore « forme ». Ainsi peut-on dire d'une femme qu'elle a du *shiki* – elle a une forme et du caractère (ne souriez pas!). En Asie, pour décrire sa dulcinée on utilise l'expression suivante : « Elle a le *shiki* de l'eau et le parfum de *kū* ». Ainsi, si vous percevez la couleur et la forme de l'eau ainsi que le parfum de *kū*, « *shiki sokū ze kū, kū sokū ze shiki* » n'auront nul besoin d'éclaircissement.

Y. B.

À la nuit tombante  
dans le silence du dōjō  
qui est assis là?

Parfum des lavandes  
grillons et étoiles filantes,  
comment l'exprimer?

L'abeille ignorante  
butine une fleur peinte  
et moi, qui m'observe?

La petite flaque  
mon regard y retrouve  
l'infini des nuages

Comme une pensée morte  
une feuille tombe devant mes yeux  
l'été suit son cours

L. B.

KŪ, COMME LE CIEL, N'EST PAS VIDE

QU'EST-CE QUE *kū*?

Littéralement ce mot japonais veut dire « ciel », et on le traduit souvent par « vide, vacuité ». Mais je trouve toutes ces traductions inadéquates ; je continue donc d'utiliser le terme *kū*, ainsi que l'a fait Maître Deshimaru. Car *kū*, comme le ciel, n'est pas vide. Le ciel contient les montagnes, les océans, les fleuves, les rivières, vous et moi. C'est-à-dire qu'il contient les deux – le sujet et l'objet ; il contient tout.

*Kū* est l'essence sans noumène, sans substance. Une des plus profondes observations du Bouddha, et qui étonne encore actuellement, c'est : « Il n'y a pas d'atman. » Ce mot sanscrit désigne le soi immortel, quelque chose d'absolu, une conscience absolue, Dieu. Affirmer qu'il n'est rien d'absolu, de substantiel, ne veut pas dire que dans le monde de *kū*, l'existence des choses soit niée. Il est très important de bien comprendre cela, car si l'on pense que les choses n'existent pas on peut facilement tomber dans le nihilisme, point de vue selon lequel rien n'est réel, que tout est vide. D'ailleurs, on a souvent accusé le zen d'être une philosophie nihiliste, surtout en Occident. Mais c'est une vision très rudimentaire.

Qu'est-ce alors que le vrai *kū*? Le vrai *kū* n'est pas *kū*. Impossible. Le vrai *kū* est évidemment *shiki*. Il ne s'agit pas d'un paradoxe, d'une contradiction, d'une forme d'obscurantisme, mais de pure lucidité.

*Kū* n'est pas seulement l'Un. Car dans *kū* le sujet et l'objet sont inséparables et impossibles à distinguer ; l'un et l'autre incluent tous les phénomènes. Notre esprit doit inclure tout, car la vérité ne se trouve pas dans une chose ou dans une autre.

La vague, par exemple, n'est pas séparée de l'océan ; elle contient en elle-même l'océan. Bien sûr, la forme de la vague diffère de celle de l'océan – il y a séparation – mais en termes d'existence, la vague et l'océan sont la même chose. La vague est l'océan et l'océan, la vague. On ne peut les distinguer, l'un ne peut exister sans l'autre.

Ainsi, *shiki* est par lui-même *kū* et

*kū* est par lui-même *shiki*. Et cet enseignement n'est pas pour autant une abstraction ; cela concerne la vie quotidienne, notre vie de tous les jours, qui, je pense, serait beaucoup plus facile si nous le comprenions profondément.

Ensemble, *shiki* et *kū* forment le cosmos et nous devons embrasser les deux. Pas besoin de choisir un côté plutôt que l'autre. Ne soyez pas attachés à *shiki*, allant de pensée en pensée, de phénomène en phénomène ; et ne stagnez pas sur *kū*, allant de non-phénomène en non-phénomène.



KŪ  
Calligraphie de Maître Taisen Deshimaru

Nous connaissons tous des histoires de gens qui s'attachent aux phénomènes – il suffit de regarder autour de nous, ou encore mieux, de regarder en nous-mêmes. De nos jours, nous connaissons bien le côté *shiki* : on veut réussir, on veut obtenir. Et quand on veut quelque chose, on est très habile.

Même vouloir progresser dans *zazen* est vouloir obtenir quelque chose ; c'est séparer *shiki* de *kū*. « Je ne progresse pas. Je pratique depuis dix ans et je suis toujours aussi égoïste... »

On veut toujours encombrer sa vie de choses, y compris de choses comme le vide et le non-vidé. Et en fin de compte, les personnes qui s'attachent à *kū*, qui se séparent du monde, qui fuient, ne sont pas tellement différentes de celles qui s'accrochent à leurs pensées, aux phénomènes, aux choses. Car si on s'attache à quelque chose, on nie l'autre côté... et on perd tout.

Un moine *chan* pratiquait *zazen* depuis vingt ans dans une petite hutte appartenant à une vieille femme, qui le nourrissait et s'occupait de ses besoins. Lui pratiquait beaucoup *zazen*. Quand

il en avait assez de *zazen*, il chantait le *Hannya Shingyō* ; quand il avait mal aux genoux, il faisait *kinhin*... Cela durait depuis des années.

La vieille femme, qui se posait des questions à son sujet – elle se demandait où il en était vraiment côté pratique, condition normale, sexe, désir... – eut un jour une idée : elle contacta une jeune femme « riche en désirs » :

« Va voir le moine dans sa hutte, dit la vieille, va l'embrasser. Et puis, dès que tu l'auras embrassé, demande-lui : « Et maintenant, quoi? »

La jeune femme, belle, séduisante, sensuelle, apporte donc à manger au moine, le caresse, l'embrasse, puis lui demande :

— Quoi de neuf maintenant? (Apparemment, rien...)

Elle retourne alors voir la vieille femme qui lui demande :

— Alors, comment a-t-il réagi?  
— Il m'a dit : « Un vieil arbre sec, un rocher froid pendant l'hiver » (une façon poétique de dire : Tu peux toujours m'embrasser, moi je m'en fous ; je ne ressens rien à ton égard.)

La vieille femme n'était pas contente du tout :

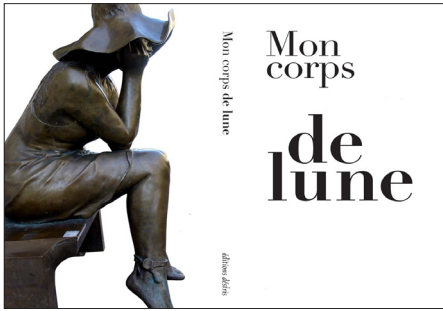
— Quel moine stupide! Comment ai-je pu perdre des années à protéger ce rocher froid!  
Et le jour même, elle le chassa et brûla l'ermitage.»

Mais alors, comment le moine aurait-il dû réagir? Cette histoire ne veut pas dire qu'il aurait dû faire l'amour avec la jeune femme. Érection ou pas, ce qui manquait au moine, c'est la compréhension et la compassion. Pas de compassion, pas d'amour ; pas d'amour, pas de vraie sagesse. Il était trop attaché à l'idée qu'il se faisait, à sa pratique de *kū*. Il niait l'existence et créait la discrimination – jeune fille-vrai moine, sexe-abstinence –, en un mot, il ne pratiquait rien de valable. Tel est le message de cette ancienne histoire.

Ph. C.

(Dans le Ventre du Dragon, Deux versants.)

MON CORPS DE LUNE



poèmes de l'Eihei-kōroku de Maître Dōgen  
par Philippe Coupey  
éditions Désiris

Dōgen (1200-1253) est l'auteur d'un ouvrage magistral, le *Shōbōgenzō*, dans lequel figurent la plupart de ses enseignements. Ses poèmes sont regroupés dans le *Sanshōdōei*, à l'exception de ceux de l'*Eihei-kōroku*, longtemps gardés secrets et réservés à l'enseignement de ses plus proches disciples. Ces dix fascicules de sermons et de poésies ont été réunis à sa mort par ses disciples et son secrétaire Ejō.

Maître Deshimaru a commenté quarante-six poèmes de l'*Eihei-kōroku* durant son dernier camp d'été en 1981. Reprenant ses commentaires en *kusen* vers la fin de l'an 2000 jusqu'à l'automne 2003, Philippe Coupey, l'un de ses proches disciples et collaborateurs, les a enrichi de sa propre compréhension. Ces poèmes contiennent le pur enseignement de Dōgen, des maîtres d'hier et d'aujourd'hui. Ils sont l'expression exacte du zen Sōtō,

trouver l'éveil par la pratique de zazen. Nous lisons au poème 17 :

*Rassemblés pour le zazen du soir, nous voyons venir le matin.*

*C'est la meilleure part et l'on n'a pas envie de dormir.*

*Ainsi peut-on comprendre le vrai bendō, la vraie pratique de la Voie.*

La nature est un thème privilégié dans la poésie de Dōgen. Le spectacle de la nature ne crée pas de dualité chez celui qui la regarde sans s'y attacher, sans la trouver particulièrement belle ou laide. Extrait du poème 28 :

*Même si la fleur de prunier ou de pêcher est belle,*

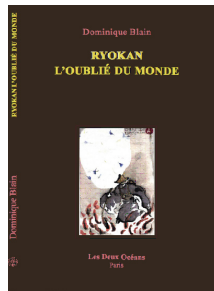
*Je ne l'admèrerai pas.*

Face à la nature, on est comme face au mur dans le dōjō, c'est-à-dire face à soi-même. Ces poèmes ne sont pas d'inspiration naturaliste ou taoïste : les nombreuses images de la nature sont des images du silence, silence extérieur de la montagne ou de la forêt mais aussi silence intérieur, dans l'esprit.

J.-P. R.



RYŌKAN L'OUBLIÉ DU MONDE



par Dominique Blain  
*Les Deux Océans*

versé d'un vent léger, son corps n'est plus que transparence, dit l'auteur ; il ne vit pas dans son monde, non, car il n'a plus de monde à lui ; il est à nous, à vous, d'un bout à l'autre de ce livre merveilleux.

Le nom « Ryōkan » veut dire bon, bienveillant, vaste et généreux ; c'est ainsi que le corps et l'esprit de Ryōkan éclaboussés de soleil et d'averses, traversés par l'ivresse de la vie toute simple, arrivent à nous pénétrer jusqu'au plus profond. Ils parlent à l'homme qui est en nous.

Ryōkan, grand poète des temps modernes, homme de la Voie, homme ordinaire, Ryōkan, le bon, nous traverse avec une telle intensité que nous réalisons finalement que nous ne sommes pas tellement différents de lui, que nous vivons nous aussi, exposés à toute chose, en contact fusionnel avec les hommes, femmes et enfants, avec nous-mêmes et tout le monde, libres comme l'arbre qui pousse au bord de la falaise...

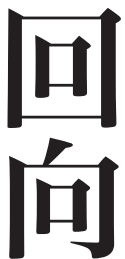
Dans ses poèmes, Ryōkan joue à la balle et écrit avec une lune tombée du ciel. Puis il se couche et s'endort sous sa seule couverture ; et cette nuit-là, un voleur pénètre dans sa hutte. Ne trouvant aucun objet de valeur, il part avec la couverture même. Ryōkan a froid sans sa couverture ; alors il se lève, regarde par la fenêtre et se dit : « le voleur a oublié la lune. »

*Le voleur l'a laissée derrière lui la lune à la fenêtre.*

Dans cette petite hutte modeste, perdue au milieu de nulle part, le voleur avait la possibilité de récupérer une chose bien plus précieuse qu'une couverture, comme nous tous peut-être en soulevant la couverture de cet ouvrage – la lune.

*Extrait de la préface de Reiryū Coupey*

EKŌ



*E*, tourner, pivoter.  
*Kō*, face à.

Transférer les mérites du chant d'un sutra vers une personne ou un groupe de personnes.

Ont collaboré à ce numéro :

Yen Bach  
Luc Bordes  
Philippe Coupey  
Pol Guilloux

Catherine Mollet  
Gérard Pilet  
Jean-Pierre Romain  
Evelyn de Smedt

Édition décembre 2008  
Tiré à 500 exemplaires



Parizon Bukkoku Zenji  
fondeur Maître Taïsen Deshimaru

DOJO ZEN DE PARIS  
175, rue de Tolbiac - 75013 Paris  
Tél. : 01 53 80 19 19  
www.dojozenparis.com